

LE MAUVAIS RICHE.

Il y avait un homme riche, qui se vêtait de pourpre et de fin lin, et qui se traitait bien et magnifiquement tous les jours. Il y avait aussi un pauvre, nommé Lazare, qui était couché à la porte de ce riche, et qui était couvert d'ulcères. Il désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche ; et même les chiens venaient lécher ses ulcères.

Or il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enseveli.

Et étant en enfer et dans les tourments, il leva les yeux et vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein ; et s'écriant, il dit : père Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue ; car je suis extrêmement tourmenté dans cette flamme. Mais Abraham lui répondit : mon fils, souviens-toi que tu as eu tes biens pendant ta vie, et Lazare y a eu des maux ; et maintenant il est consolé, et tu es dans les tourments. Outre cela, il y a un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, non plus que ceux qui voudraient passer de là ici.

(Luc, XVI, 19-26.)

Le danger qui est attaché à la possession des richesses est un de ceux contre lesquels le sauveur prend le plus de soin de prémunir ses disciples. Il est impossible de rien imaginer de plus fort et de plus effrayant pour les riches que cette déclaration solennelle : « il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume des cieux. » Cette expression proverbiale et familière, d'un fréquent usage chez les Juifs, représentait, non une impossibilité absolue, mais une difficulté très-grande. Le récit que nous venons de lire nous offre un vivant commentaire de cette déclaration. Comme on n'y trouve aucune indication de lieu ni de temps, quelques interprètes ont voulu voir ici une simple parabole ; mais la mention du nom de Lazare paraît plutôt indiquer un récit historique. Jamais, en effet, le sauveur, dans ses paraboles, ne nomme les personnages qu'il met en scène.

La première chose qui nous frappe dans ce récit, c'est la vivacité et le caractère pittoresque de cette description, si courte et tout ensemble si complète. Le sauveur ne dit que deux mots, mais ces deux mots contiennent plus de choses que de longues descriptions d'un auteur ordinaire. Sa parole est si vive et si saisissante, qu'il semble qu'on ait réellement sous les yeux les objets qu'il décrit : on croit assister aux festins de ce riche voluptueux et magnifiquement vêtu ;

on croit voir couché à sa porte ce pauvre couvert d'ulcères, qui ne trouve que chez les animaux une compassion que lui refusent ses semblables. Un tableau ne peindrait pas plus vivement qu'un pareil récit. Cette concision riche et pleine est un des caractères les plus frappants des livres saints, et une des preuves de leur divinité.

« Il y avait un homme riche qui se vêtait de pourpre et de fin lin, et qui se traitait bien et magnifiquement tous les jours. »

Il faut remarquer que le mauvais riche ne nous est point représenté comme un homme vicieux; il n'est point accusé d'avoir acquis ses richesses par de mauvais moyens, ni d'être avare, ou adultère, ou blasphémateur, ou ivrogne, ou même intempérant; probablement il avait une vie extérieurement honnête, et jouissait même d'une réputation de générosité dans le monde; sans doute sa table, toujours richement servie, offrait à ses amis une somptueuse hospitalité; bien plus, puisqu'il était juif, et qu'il appelait Abraham son père, nous pouvons supposer qu'il avait les formes extérieures de la piété. Mais il ne rapportait qu'à lui-même, et n'employait qu'à sa propre satisfaction, les biens que Dieu lui avait confiés pour les faire servir à la gloire de son créateur, et au bien de ses frères; il perdait de vue les trésors que les vers et la rouille ne consomment point; il avait son partage dans ce monde, « ses biens dans cette vie, » et

cela seul suffit pour qu'il soit du nombre des réprouvés. Pensée bien faite pour effrayer quiconque ne connaît d'autres biens que ceux de la terre. Ne l'oublions jamais : ce n'est pas assez, pour entrer au royaume des cieux, de mener une vie d'honnête homme selon le monde, et de ne faire tort à personne; il faut avoir « son cœur et son trésor dans le ciel; » il faut « user de ce monde comme n'en usant pas; » il faut vivre sur la terre comme des citoyens d'un royaume invisible et à venir; il faut avoir pleuré ses péchés au pied de la croix de Jésus-Christ, être ressuscité avec ce divin sauveur, et vivre d'une vie nouvelle et sainte, « cherchant les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. »

« Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare, qui était couché à la porte de ce riche, et qui était couvert d'ulcères. Il désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; et même les chiens venaient lécher ses ulcères. »

Jésus s'arrête plus longtemps à la description du pauvre qu'à celle du riche, comme s'il se plaisait davantage dans la pensée et dans la société des malheureux. Lui-même, en effet, pendant les jours de sa vie mortelle, ne fut autre chose qu'un pauvre; lui qui possède la source éternelle de toute richesse, il voulut naître et vivre dans la pauvreté : pour consoler et encourager par son exemple les pauvres semblables à lui, et pour nous enseigner à tous

que les vrais biens ne sont pas ceux que le monde estime.

Le tableau de la pauvreté de Lazare forme un contraste parfait avec celui de la vie somptueuse du riche. Remarquez comme chacun des traits du tableau fait ressortir de la manière la plus frappante, je dirais presque la plus habile, non-seulement la misère du pauvre, mais la dureté inexcusable du riche. « Le riche ne peut pas dire que la multitude des misères à soulager l'accable : ce pauvre est seul ; — ni que ces misères sont éloignées : elles sont à sa porte ; — ni qu'elles lui sont cachées : il ne peut sortir de chez lui sans en être témoin ; — ni que le pauvre pourrait travailler : les ulcères dont il est couvert l'obligent à rester couché ; — ni qu'il était importun : il ne disait pas un mot ; — ni qu'il lui fallait beaucoup : il se serait contenté des miettes ; — ni que d'autres en avaient soin : personne ne lui donnait ; — ni qu'on ne l'a pas averti : à défaut de bienfaiteurs humains, les chiens eux-mêmes l'avertissent par leur exemple, en soulageant ce pauvre à leur manière ¹. »

On a de la peine à se représenter une pareille insensibilité, et la seule pensée en fait frémir ; et pourtant, c'est là une image trop fidèle de ce qui arrive tous les jours dans le monde. Nous avons vu que le riche n'était pas avare, et rien n'annonce qu'il fût natu-

¹ Quesnel.

rellement cruel ; mais il était riche ! et l'effet trop ordinaire des richesses est de resserrer le cœur, de le rendre insensible aux souffrances des malheureux. Quiconque a quelque expérience du cœur humain sait assez que les plus riches ne sont pas ordinairement les plus généreux , et que , pour obtenir un secours , il est plus sûr en général de s'adresser à un homme de fortune médiocre , ou même à un pauvre , qu'à un homme riche. Ce dernier , semblable au riche de notre histoire , dépensera plus facilement une somme considérable pour un festin ou pour une soirée de plaisir , qu'il ne donnera une faible contribution pour une œuvre chrétienne ou charitable. Bien plus , on voit souvent tel homme qui était naturellement modeste , généreux , affable , compatissant , perdre toutes ces précieuses qualités du moment qu'il devient riche : tant est puissante et presque irrésistible la séduction attachée aux richesses ! et tant est profondément vraie cette effrayante déclaration du sauveur : « Il est difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux ! » Il y a , je le sais , à cette règle générale d'heureuses et douces exceptions : il y a des riches qui font de leur fortune un noble et généreux usage , qui l'emploient au bien de leurs frères et à l'avancement du règne de Dieu ; mais ce sont des exceptions. Tenez-vous donc en garde , riches du monde , contre la séduction attachée à vos richesses ; n'oubliez jamais qu'une vigilance continuelle peut seule vous préser-

ver des pièges presque inévitables qui vous environnent. Examinez chaque jour votre cœur, pour voir s'il ne se laisse point envahir par l'égoïsme, s'il ne se resserre point, s'il ne perd pas de sa compassion, de sa tendresse, de sa délicatesse, de sa générosité naturelles. Pour conserver ces précieuses dispositions, exercez-vous chaque jour à la charité. Et vous, que la providence a voulu placer dans une position plus humble, gardez-vous de convoiter d'aussi dangereux trésors. Ne murmurez pas contre une position qui vous fait ressembler au sauveur, et qui vous rend plus facile l'accès au royaume des cieux.

Ce contraste si révoltant entre les humbles souffrances d'un pauvre et le luxe insolent d'un riche, contraste qui se reproduit à chaque pas sous nos yeux, est une des preuves les plus irrécusables de l'état de chute et de désordre de l'humanité. Rien de plus triste que de voir ainsi certains hommes dissiper du superflu pour de stériles plaisirs ou de funestes excès, tandis que tout près d'eux d'autres hommes, leurs égaux devant Dieu, leurs supérieurs peut-être sous le rapport moral et religieux, manquent du nécessaire et souffrent les tortures aiguës du froid et de la faim. Il est impossible de contempler un pareil état de choses sans reconnaître que ce monde n'est plus tel qu'il sortit des mains du créateur, et que le péché est venu mettre le désordre dans l'œuvre d'un Dieu sage et bon. Ce désordre ne doit pas durer toujours :

Christ est venu au monde pour détruire le péché et toutes ses funestes suites, pour faire de nouveau régner l'ordre dans l'œuvre de Dieu. Mais l'ordre ne sera pleinement rétabli que dans une autre économie. C'est là qu'il sera rendu à chacun selon son œuvre, et que tous les hommes seront classés d'après leur valeur morale ; c'est là que la misère sera le partage des vrais pauvres, de ceux qui auront été pauvres en charité, et que le bonheur couronnera ceux qui auront été riches selon Dieu. C'est là qu'on verra les mauvais riches en enfer et dans les tourments, et les pieux Lazare dans le sein d'Abraham. Dans le récit qui nous occupe, le voile qui sépare les deux économies est soulevé pour nous par la main du sauveur, et nous assistons d'avance à la rétribution finale.

« Or, il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enseveli. »

Bientôt arriva, pour le pauvre comme pour le riche, ce moment solennel qui fixe à jamais la destinée de l'homme. Ici se présente la question relative à l'état des âmes immédiatement après la mort, et en attendant le jugement dernier. L'âme, au moment de sa séparation d'avec le corps, entre-t-elle, comme l'ont cru quelques théologiens, dans un état de sommeil et d'insensibilité qui devrait durer jusqu'au jour de la résurrection des corps, ou bien voit-elle dès ce moment commencer pour elle un état de félicité ou de

misère, qui serait en quelque sorte un prélude au jugement du dernier jour ? Le récit qui nous occupe est en faveur de cette dernière opinion. Il semble bien, en effet, que c'est immédiatement après leur mort que Lazare et le mauvais riche s'en vont chacun en son lieu, celui-ci dans l'enfer, celui-là dans le sein d'Abraham. On peut alléguer encore, contre l'idée du sommeil des âmes, la déclaration de Jésus au brigand sur la croix : « *aujourd'hui* même tu seras avec moi en paradis. » Alors le jugement dernier, raconté au vingt-cinquième chapitre de saint Matthieu, ne serait que la confirmation éclatante et solennelle du jugement particulier, qui a lieu pour chaque homme immédiatement après sa mort. ¹ Au reste, l'essentiel pour nous, c'est de savoir que notre sort est irrévocablement fixé à l'instant de la mort, quel que doive être l'état de l'âme en attendant la résurrection : or, c'est là ce qui nous est clairement enseigné dans un grand nombre de passages de la parole sainte, et notamment dans le récit que nous méditons. Plus de changement possible dans la destinée ni de Lazare ni du mauvais riche.

C'est quelque chose de bien solennel et de bien terrible que cet instant de la mort, qui fixe notre sort pour toujours. Entre l'état d'un homme vivant, d'un malade, d'un mourant même, et celui d'un homme

¹ Voyez encore 2 Cor., V, 8.

mort, il y a tout un abîme, l'abîme qui sépare le temps de l'éternité, les choses muables de celles qui ne le sont plus. Contemplez un malade couché sur son lit de mort. Les dernières heures, bientôt les dernières minutes de sa vie sont arrivées. Ces heures, ces minutes s'envolent rapidement, et tombent l'une après l'autre dans l'éternité. Le sort éternel du malade est encore incertain. Aussi longtemps qu'il lui reste un souffle de vie, il peut encore se repentir et se convertir à salut. N'eût-il plus devant lui qu'une heure, qu'un moment, il peut encore se tourner vers Christ comme le brigand sur la croix — « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu seras dans ton règne ! » — et, comme le brigand, il peut dans son cœur entendre cette douce réponse : « aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis. » Enfin la dernière minute est venue. Dans un dernier instant indivisible, l'âme brise le dernier lien qui l'enchaînait à son enveloppe mortelle. Au dehors rien n'est changé : la minute qui suit l'instant fatal n'a rien qui la distingue de celle qui l'a précédé ; la chambre de mort offre le même aspect ; et même en contemplant le corps privé de vie, on le trouve à peine différent de ce qu'il était l'instant d'auparavant. Et pourtant cet instant indivisible a vu s'accomplir un évènement plus grand que les révolutions des empires, plus solennel que la destruction des éléments. Le sort d'une créature immortelle vient d'être fixé pour toujours. Que les jours

en s'accumulant deviennent des années, les années des siècles, les siècles des périodes dont la durée échappe à l'imagination humaine; que les âges sans mesure de l'éternité se déroulent sans fin et sans repos, et tout cela ne saurait apporter de changement au sort de cette âme, dont vous avez sous les yeux la dépouille mortelle, cette âme dont la destinée était incertaine il n'y a qu'un instant. « Après la mort vient le jugement, » dit l'Écriture. Après la mort, l'enfer pour les uns, pour les autres le sein d'Abraham. Point d'intermédiaire, et plus de changement. « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! » « Éternel, enseigne-nous à tellement compter nos jours, que nous en puissions avoir des cœurs sages ! »

« Lazare donc mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. » Le pauvre meurt avant le riche, parce que Dieu s'empresse de délivrer ses élus d'une vie d'épreuves, tandis qu'il use de patience envers les pécheurs, pour leur laisser le temps de se repentir.

Le sauveur ne dit rien de ce que devint le corps de Lazare; il ne parle que de son âme; et pour montrer que l'âme est la partie essentielle de notre être, que c'est l'âme qui constitue proprement notre individualité, il s'exprime comme si l'âme de Lazare était Lazare tout entier : « il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. »

Quant au corps du pauvre Lazare, comme il avait

été maltraité et dédaigné pendant sa vie, aussi fut-il oublié après sa mort. Sans doute il fut jeté obscurément dans une fosse commune : nul cortège ne l'accompagna dans son dernier voyage, et pas un ami ne vint pleurer sur sa tombe. Mais si le pauvre Lazare fut oublié parmi les hommes, les anges de Dieu se souvinrent de lui ; les esprits célestes quittèrent le séjour de la gloire pour la paille qui lui servait de grabat ; ils l'assistèrent à ses derniers moments ; ils adoucirent son agonie par d'ineffables consolations ; ils recueillirent son âme heureuse de déposer enfin sa chaîne terrestre, et, en célébrant dans leurs divins cantiques la naissance d'un nouvel ange, ils la transportèrent « dans le sein d'Abraham. » Cette expression figurée, qui représente la félicité céleste, est empruntée aux coutumes judaïques. Les Juifs, dans leurs festins, n'étaient pas assis, mais couchés autour de la table, sur des lits où ils s'appuyaient sur le côté gauche, de manière que chaque convive reposait en quelque sorte sur le sein du voisin dont il occupait la droite. C'est ainsi que saint Jean reposait sur le sein du sauveur au souper de la Pâque. La félicité céleste est souvent représentée dans l'Écriture sous l'image d'un festin ; dans ce festin, Abraham, le père des fidèles de tous les temps, occupe la première place ; reposer dans son sein, ou être placé à sa droite, c'est avoir une place élevée et honorable : telle était la place réservée au pauvre Lazare.

Le riche resta quelque temps encore sur la terre ; mais enfin la coupe de la patience divine fut épuisée ; il mourut aussi, et « il fut enseveli, » nous dit le sauveur. Comme toute sa sollicitude pendant sa vie avait été pour son corps de poudre, son corps aussi fut magnifiquement traité après sa mort ; rien ne manqua aux soins dont on entoura ce cadavre destiné aux vers. Vêtu de brocart d'argent et d'or, exposé quelque temps sur un lit de parade, il fut ensuite porté au champ du repos au milieu d'une procession pompeuse ; des pleureurs à gage, suivant l'usage de l'Orient, firent éclater sur ces restes inanimés une douleur bruyante et mensongère ; un orateur salarié célébra dans un brillant panégyrique les titres de noblesse du héros de cette fête funèbre, sa vie vertueuse et inoffensive, le noble usage qu'il faisait de sa fortune ; et quand enfin la terre se fut refermée sur cette poudre qui retournait en poudre, un monument superbe, où furent gravés en lettres d'or les noms et les titres du défunt, vint illustrer la place où reposaient ses os.

Voilà pour le corps du riche qui avait oublié Dieu. Mais son âme, son âme !... que devint-elle ? Le sauveur ne nous le laisse pas ignorer. « Etant dans l'enfer et dans les tourments, » nous dit-il, il leva les yeux, et vit de loin Lazare dans le sein d'Abraham. » Quel amer et épouvantable contraste entre les soins dont le corps de ce malheureux était encore l'objet sur la

terre, et les tourments qu'il éprouvait dans l'enfer ! Tandis que sur la terre son corps est vêtu magnifiquement, dans l'enfer il est enveloppé d'un vêtement de flammes. Tandis que sur la terre on célèbre sa générosité et ses vertus, dans l'enfer sa conscience et la justice divine, le déchirant comme un ver rongeur, lui reprochent incessamment sa vie dépourvue de sanctification et de charité. Tandis qu'on exalte l'éclat de sa naissance et de son nom, il est réduit à supplier le mendiant qu'il avait oublié à sa porte, et à soupirer, mais en vain, après une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue brûlante. Il est impossible de rien imaginer de plus énergique et de plus effrayant que cette peinture des angoisses d'un damné : « père Abraham ! aie pitié de moi, et envoie Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue ; car je suis extrêmement tourmenté dans cette flamme ! »

La soif est de tous les besoins le plus impérieux, de tous les tourments le plus cruel. Il s'est trouvé des hommes condamnés à mort qui, pour échapper à l'ignominie du supplice, ont eu l'affreux courage de se laisser mourir de faim, et qui ont mis par écrit, jour après jour, heure après heure, les sensations diverses par lesquelles ils ont passé avant d'expirer. Ces malheureux nous déclarent que, dans cet état, le tourment le plus intolérable était celui de la soif ; tellement intolérable qu'ils ne pouvaient s'empêcher

réprouvé qui lève la tête du milieu des flammes où il gémit depuis deux mille ans , et qui vous crie par son exemple, par son angoisse, par son désespoir : « fuyez, fuyez la colère à venir ! Convertissez-vous , et croyez à l'évangile. Ne vous amassez pas sur la terre de périssables et funestes trésors, mais préparez-vous dans le ciel un trésor qui ne vous manquera jamais. Attachez-vous aux choses qui sont en haut , et non point à celles qui sont sur la terre. » Cette prédication de repentance et de conversion, qui sort de la bouche du mauvais riche, ne s'adresse pas seulement aux hommes vicieux , aux avarés, aux impurs, aux intempérants : elle s'adresse à tous ceux qui, comme le riche de la parabole, ont « leurs biens dans cette vie, » à tous ceux qui cherchent leur bonheur sur la terre au lieu de le chercher dans le ciel. N'oublions pas que le réprouvé de notre histoire fut un honnête homme selon le monde, et que le serviteur *inutile*, aussi bien que le serviteur infidèle, sera jeté « dans les ténèbres de dehors, où il y a des pleurs et des grincements de dents ¹. »

C'est donc à vous tous qui n'êtes pas *nés de nouveau* que s'adresse la prédication de repentance et de conversion ; à vous riches du monde, qui n'êtes pas riches en Dieu ; à vous honnêtes gens selon les hommes, mais qui n'avez pas reçu le Saint-Esprit ; à

¹ Matth., XXV, 30.

vous qui ne priez pas ; à vous qui ne savez pas ce que c'est que de crucifier la chair et ses convoitises ; à vous tous enfin qui pensez plus à votre fortune dans ce monde qu'au salut de votre âme. C'est vous, vous-mêmes qui avez besoin de conversion ; c'est vous qui partagerez un jour infailliblement la destinée du mauvais riche , si vous demeurez dans votre état actuel ; c'est vous que menace le danger le plus épouvantable qu'il soit possible d'imaginer.

Mais il dépend de vous d'échapper à ce danger. Si vous vous perdez , ce sera uniquement par votre faute et par l'effet de votre propre volonté. Le moyen de salut que l'évangile vous présente est si facile et si certain, qu'il y aurait de votre part la plus insigne folie à n'en pas profiter. « Crois au Seigneur Jésus , et tu seras sauvé. » Crois : tout le salut est dans cette parole. Il ne s'agit pas de conquérir par vos propres efforts un salut pénible et éloigné de vous : il ne faut que recevoir avec une humble foi le salut que Christ vous acquit au prix de son sang, et qu'il vous offre dans ce moment même. Oh ! si seulement vous pouviez croire ! si vous pouviez vous humilier sincèrement devant Dieu comme de pauvres pécheurs condamnés, lui demander le pardon par le sang de Christ et la sanctification par le Saint-Esprit ! Mais pourquoi ne le pourriez-vous pas ? Vous le pouvez , si vous le voulez : car Dieu ne refuse jamais la foi à qui la demande avec sincérité. Que s'il n'y avait pas même

en vous une volonté ferme et décidée de vous convertir, priez pour obtenir cette volonté et elle vous sera donnée. Dites à Dieu comme le père du démoniaque : « Seigneur, je voudrais croire; aide-moi dans mon incrédulité! » En un mot, prenez seulement au sérieux la question de votre salut, et de ce moment-là vous serez sauvés. Jusqu'ici vous avez comme joué avec les vérités chrétiennes : elles n'ont été pour vous que des théories plus ou moins belles et plus ou moins plausibles, suspendues dans le vague d'un monde idéal, et qui ne descendirent jamais dans votre cœur et dans votre vie, comme de saisissantes réalités. Il est temps de les prendre enfin au sérieux. Il est temps de croire enfin sérieusement au ciel, et à l'enfer, et à la croix de Jésus-Christ qui peut seule vous faire éviter l'un et obtenir l'autre. Il est temps d'envisager en face cette mort dont le moment vous est inconnu, et qui vous fera partager infailliblement ou le bonheur de Lazare, ou le supplice du mauvais riche.

O notre Dieu et notre père ! apprends-nous à tous à tellement compter nos jours, que nous en puissions avoir des cœurs sages ! Ouvre ces cœurs, si durs et si longtemps fermés, aux instructions solennelles que ta parole nous a fait entendre en ce jour ! Fais-nous la grâce de trembler pour un jour dans l'enfer avec le mauvais riche, afin que nous nous réjouissons éternellement dans le sein d'Abraham avec Lazare ! Amen.